

LORALINE BRADERN

COMBAT *D'AMOUR*

Ti. De la haine au désir



© 2023 **Loraline Bradern** – Tous droits réservés.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Loraline Bradern/Indépendant
Loraline.brader@free.fr
<https://loralinebradern.com>

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, professions, lieux, événements ou incidents, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés de manière fictive.

Toute ressemblance avec des personnes réelles — vivantes ou décédées — serait totalement fortuite et issue d'une pure coïncidence.

Avertissement : Certains passages de ce livre ne conviennent pas à un jeune public et sont réservés à un public averti.

Combat d'Amour T1. De la haine au désir/Loraline Bradern – 2^e édition.

ISBN : 979-10-424-0375-1

Dépôt légal : août 2023

Couverture : Loraline Bradern

Crédits photos : ©shutterstock, ©istockphotos, ©pixabay

DÉDICACES

À Eléanore, ma fille adorée qui est à l'origine de l'écriture des premiers chapitres et qui m'a inspiré par la suite la personnalité d'Alinor.

Si je n'avais pas failli la perdre, je n'aurais jamais commencé à écrire *Combat d'amour*.

À Janine, ma maman chérie qui m'a poussée à reprendre l'écriture et qui m'a fait promettre d'aller jusqu'au bout de mon projet, quelques semaines avant de mourir tragiquement.

Si je ne l'avais pas perdue, je n'aurais jamais terminé cette histoire et la saga *Combat d'amour* n'aurait jamais été éditée.

NOTE DE L'AUTEURE

Combat d'amour est une histoire extrêmement importante pour moi. Même si ce n'est pas la première que j'ai terminée, c'est celle que j'ai commencé à écrire en premier. Mais surtout, c'est le cadeau posthume d'une fille à sa mère.

J'ai commencé à jeter les grandes lignes de cette romance historique en 2003 lorsque j'ai dû rester allongée pendant de longs mois à cause d'une menace d'accouchement très prématuré. L'écriture m'est alors apparue comme un dérivatif à mon anxiété. Ma mère était très présente pour s'occuper de mon aîné et elle a suivi la rédaction de la trame. Mais *Combat d'amour* est ensuite resté à l'état d'ébauche jusqu'en 2007, date à laquelle je me suis de nouveau retrouvée alitée à cause d'une troisième grossesse difficile. Pour tromper mon inquiétude, j'ai repris l'écriture et continué de développer l'histoire. Au jour de mon accouchement, début 2008, j'avais rédigé les vingt chapitres charnières de l'intrigue. Trop prise par ma vie familiale et professionnelle, je n'ai plus écrit une seule ligne pendant plus de sept ans. Fin 2015, lors d'une discussion mère-fille, ma maman m'a avoué ne s'être jamais interrogée sur ses désirs profonds, sur ses rêves. Ayant passé toute son existence à se dévouer aux autres, à ses parents, à son mari, à sa fille et à ses petits-enfants, elle n'avait jamais pensé à elle. Elle m'a demandé de ne pas commettre la même erreur et de réfléchir à tous les rêves que j'avais enfant et qui étaient toujours d'actualité. Le dessin et l'écriture me sont immédiatement venus à l'esprit. L'écriture de *Combat d'amour* est alors venue

dans la conversation. Ma maman a lu les chapitres existants et m'a encouragée à en reprendre l'écriture pour aller jusqu'au bout de mon rêve d'enfant. Ceci afin de ne pas avoir de regrets plus tard.

Cette demande m'est apparue comme une volonté testamentaire quand quelques semaines plus tard mes parents ont été tués dans un accident de la route. L'écriture est alors devenue la branche à laquelle je me suis raccrochée pour ne pas me laisser ensevelir par la douleur. Je me suis mise à écrire frénétiquement, passant des heures et des heures à faire des recherches, m'immergeant totalement dans le monde d'Alinor, pour échapper à la réalité.

Ma maman aimait particulièrement une citation du Dalaï-Lama : « Donne à ceux que tu aimes des ailes pour voler, des racines pour revenir et des raisons de rester. »

Même s'ils n'ont pas réussi à me donner des ailes suffisamment grandes pour me permettre de m'envoler loin d'eux, mes parents m'ont donné des racines tellement fortes que nous étions extrêmement proches, jamais loin les uns des autres. Malheureusement, en janvier 2016, un camion et une voiture ont arraché mes racines et fracassé mes ailes, mais l'écriture de *Combat d'amour* m'a permis de me relever et de cicatriser pour prendre un nouvel envol.

Ma petite maman,

Lorsque tu m'as conseillé d'apprendre à vivre pour moi au lieu de vivre pour les autres, quand tu m'as exhortée à tenter de réaliser mes rêves et à croire en moi, sans le savoir tu m'as légué quelque chose d'incalculable ce jour-là.

En me poussant à reprendre l'écriture, en me demandant d'aller jusqu'au bout de ce projet quelques semaines seulement avant ta mort, tu m'as donné les « plumes » nécessaires pour réparer mes ailes et leur donner plus d'envergure. Tu m'as offert la possibilité d'avoir ma propre plume.

Ma petite maman chérie, cette histoire est la nôtre. C'est la mienne parce qu'elle m'a permis de survivre et de remonter du gouffre dans lequel j'avais sombré après vos décès. Mais c'est aussi la tienne, car j'ai fini de l'écrire pour toi, pour respecter ta volonté.

Tu souhaitais pouvoir tenir un jour entre tes mains un livre écrit de la mienne. Tu n'en auras hélas jamais l'occasion, mais je le ferai à ta place. Pour toi. Où que tu sois maintenant, j'espère que tu es heureuse de voir que j'ai réalisé mon rêve de petite fille et le tien.

Prologue

À la suite d'un désaccord avec Harold Godwinson, roi d'Angleterre, le duc de Normandie, plus connu sous le nom de Guillaume le bâtard, décide de s'emparer de la couronne avec l'approbation du pape Alexandre II. Le duc normand rassemble sous sa bannière une armée composée de Normands, de Bretons, de Francs, et de Flamands.

Le 12 août 1066, les navires sont enfin regroupés dans l'estuaire de la Dives, mais les conditions météorologiques désastreuses retardent son départ pour les côtes anglaises. Après avoir fait halte à Saint-Valéry-sur-Somme, la flotte traverse la Manche et les troupes normandes débarquent près de Pevensey, dans le Sussex au sud de l'Angleterre, le 28 septembre.

Après une rapide reconnaissance des lieux, Guillaume choisit d'établir un camp pour y attendre la venue des soldats saxons et ordonne la construction d'une fortification en bois et en terre aux environs de Hastings.

Environs d'Hastings — 14 octobre 1066

Alors que le jour se levait sur Hastings, l'armée saxonne conduite par le roi Harold quitta son campement de la colline de Caldbec, au nord-ouest d'Hastings, et alla s'installer sur celle de Senlac.

Pendant ce temps, après la messe célébrée par l'évêque de Coutances, Guillaume de Normandie, flanqué de son porte-

étendard et de la bannière de Saint-Pierre, donnait l'ordre à ses troupes d'abandonner son camp fortifié pour marcher vers le champ de bataille. Arrivé sur place, Guillaume constata que l'ost ¹ d'Harold était retranché sur la butte de Senlac, contrariant ainsi ses plans.

Le Normand réunit alors ses barons afin d'organiser l'attaque. Sur la carte déroulée devant lui, Guillaume FitzOsbern, son fidèle sénéchal, pointa tour à tour les positions des deux armées en le mettant en garde :

— Sire, nous ne sommes pas dans une posture favorable. Nous sommes en contrebas alors que l'ennemi bénéficie d'un emplacement surélevé.

— Je sais cela, FitzOsbern. Mais maintenant que les navires de Godwinson patrouillent le long de la côte, nous ne pouvons plus faire demi-tour et nous replier en Normandie. Il n'est plus temps d'atermoyer, nous n'avons d'autre choix que d'attaquer et vaincre, sinon, nous resterons coincés et périrons sur ce sol. Nous avons l'avantage du nombre. La bataille du Nord contre les troupes de Tostig et les Vikings d'Harald Hardrada a affaibli les Saxons. De plus, ils ont fait une longue marche depuis Stamford Bridge, et doivent être exténués. À nous d'en profiter.

Le duc de Normandie interpella tour à tour ses barons :

— Alain le Roux, vous protégerez notre flanc gauche, avec votre contingent de Bretons, d'Angevins, de Poitevins et de Manceaux. Quant à vous, Guillaume de Crépon, vous seconderez le comte Eustache de Boulogne avec les Picards, les Boulonnais et les Flamands. Votre détachement soutiendra

¹ Ost : armée du roi ou d'un seigneur qui part en campagne militaire.

COMBAT D'AMOUR

notre aile droite. Nous concentrerons nos forces normandes au centre et je les mènerai moi-même au combat.

Guillaume de FitzOsbern approuva d'un mouvement de tête avant de demander :

— Quelle stratégie souhaitez-vous suivre, sire ?

— Dans un premier temps, j'escompte affaiblir l'ennemi avec nos archers avant de faire avancer l'infanterie au corps-à-corps. La cavalerie pourra alors exploiter les brèches ouvertes par nos fantassins, transpercer les troupes d'Harold et mettre en déroute les Saxons. Il suffira ensuite de poursuivre les fuyards. Disposez les archers en première ligne, devant les lanciers à pied, et gardez les cavaliers en réserve.

Après avoir distribué ses ordres, Guillaume de Normandie renvoya ses barons et se tourna vers un chevalier tout de noir vêtu :

— Fougères, je vous veux à mes côtés avec vos hommes pour la charge finale.

— À votre service, sire. Je suis votre vassal dévoué, répondit le jeune homme avec respect.

• • •

Moins d'une demi-heure après ce conseil de guerre, Gautier de Fougères et son cousin Thibaud de Landéan observaient la plaine de Senlac où une bataille décisive était sur le point de s'engager. Les deux hommes étaient conscients que la configuration des lieux n'était pas à leur avantage. Le roi saxon avait déployé ses forces en formation serrée autour du sommet de la colline qui dominait la plaine. Même s'ils étaient à quelques centaines de mètres, il était aisé de constater que les

troupes normandes faisaient face à un véritable rempart de boucliers.

Lorsque le son de l'olifant² retentit vers neuf heures du matin, les archers normands entrèrent en action et décochèrent des nuées de flèches qui s'abattirent en sifflant sur les soldats anglais. Mais, cette première attaque resta sans effet, car les projectiles rebondissaient sur les rondaches³ des *housecarls*⁴ ou volaient au-dessus de leurs têtes. Les belligérants se trouvant trop éloignés les uns des autres et la portée des arcs étant très limitée, les archers ne purent pénétrer efficacement les défenses saxonnes. Le duc Guillaume décida alors d'envoyer les fantassins à l'assaut.

De leur point d'observation, Gautier et son cousin virent les combattants à pied commencer à gravir les pentes de la colline de Senlac. La plupart, vêtus d'un haubert, d'un casque à nasal et d'une cotte de mailles, se ruèrent à leur rencontre, armés de piques et de javelots. Les Bretons furent les premiers à entrer en contact avec les lignes ennemies, et tentèrent en vain d'ouvrir une brèche dans la muraille de boucliers des soldats d'élite d'Harold. Les Saxons répliquèrent par une pluie de projectiles. Mis en difficulté par les lances, javelots, haches et pierres qui s'abattaient sur eux, puis menacé d'encerclement, le contingent breton recula en désordre, déstabilisant l'ensemble du corps de bataille.

² Olifant : cor de guerre en ivoire taillé dans une défense d'éléphant et réservé au seigneur ayant des barons sous ses ordres.

³ Rondache : bouclier rond.

⁴ *Housecarls* : soldats professionnels bien entraînés et armés d'une hache à deux mains.

COMBAT D'AMOUR

La cavalerie normande se porta aussitôt au soutien de l'infanterie, mais elle ne parvint pas davantage à percer la barrière des *housecarls*, et une retraite générale s'ensuivit.

Guillaume, accompagné de sa garde rapprochée, se joignit aux combats pour renverser la situation. Il venait de reprendre en main ses troupes quand un javelot lancé par Gyrth, le frère d'Harold Godwinson, atteignit mortellement son cheval. Lorsque les soldats normands virent l'animal s'effondrer avec son illustre cavalier, ils crurent que leur meneur avait trépassé. La rumeur de la mort du duc se répandit sur tout le champ de bataille provoquant une grande confusion.

Quand il vit son suzerain à terre, Gautier de Fougères se précipita pour lui porter assistance. Il tua deux Saxons qui s'approchaient avec l'intention de lui donner le coup de grâce, puis il l'aida à se dégager du poids de sa monture.

— Je vous dois la vie, Gautier, j'en garderai souvenance ! promit le duc de Normandie, le souffle court.

— Je suis votre féal⁵, sire. Prenez mon destrier et allez montrer aux nôtres que vous êtes toujours vif. Les hommes s'affolent de votre trépas.

Aussitôt relevé, Guillaume de Normandie enfourcha le cheval de son vassal, souleva son heaume et chevaucha parmi ses troupes, le visage découvert, pour prouver qu'il était bel et bien vivant. Puis, profitant de l'erreur tactique des Anglo-Saxons imprudents qui avaient quitté leurs positions pour se lancer à la poursuite des Normands en déroute, il ordonna une charge éclair de sa cavalerie. Les poursuivants furent encerclés, tués ou mis hors de combat.

⁵ Féal : personne fidèle à son suzerain ou son souverain.

Cette contre-attaque marqua le tournant de la bataille de Hastings, car elle inspira une nouvelle stratégie à Guillaume de Normandie. Lors d'une pause dans les affrontements à la mi-journée, le chef normand exposa sa tactique : créer des brèches dans les lignes ennemies en incitant les soldats anglais à pourchasser des Normands qui feindraient de fuir. Après plusieurs assauts menés par les chevaliers normands, le front adverse, jusque-là invincible, donna des signes de faiblesse.

En fin d'après-midi, les archers furent encore mis à contribution, avec plus de succès cette fois-ci. Puis les fantassins partirent de nouveau à la conquête de la colline et s'engouffrèrent dans les brèches ainsi ouvertes, suivis de près par la cavalerie. Lors de l'attaque, le roi Harold, touché mortellement à l'œil par une flèche, s'effondra. Privée de son chef et submergée de toutes parts, l'armée saxonne se replia en désordre. Déstabilisés, les Anglo-Saxons se débandèrent et les Normands se lancèrent à la poursuite des fuyards pour les anéantir.

À la tombée de la nuit, alors que la bataille était terminée et que les Normands commençaient à dénombrer leurs pertes, deux Saxons sortirent de la forêt et s'avancèrent, un linge blanc déployé au bout d'une lance. Gautier de Fougères était sur le point d'avertir son suzerain lorsqu'il aperçut un baron normand s'approcher des deux émissaires. L'homme était reconnaissable entre tous à son blason de gueules à chevron d'argent et trois trèfles de sinople. Anticipant les intentions de son compatriote, Gautier se porta sans délai au-devant des deux Saxons. Quand il arriva à proximité, le plus âgé des deux prit la parole :

COMBAT D'AMOUR

— Nous venons en paix ! Je souhaite négocier la reddition de notre armée avec votre duc ainsi que la restitution des corps des nôtres. Gytha, la mère d'Harold Godwinson, offre son poids en or pour la dépouille de notre roi.

Voyant le guerrier au tabard rouge se rapprocher par derrière et lever son arme, Gautier de Fougères contourna rapidement les Saxons en dégainant son épée. Il la brandit derrière la nuque de l'émissaire. Surpris par le mouvement et le fracas métallique qui résonna dans son dos, le négociateur se retourna avec vivacité pour constater que le chevalier noir bloquait la lame d'un autre Normand. Les deux hommes s'affrontèrent quelques instants, chacun tentant de forcer l'autre à rompre sa garde. Furieux, Gautier apostropha son adversaire :

— Cet homme est venu en paix, Gervais ! N'avez-vous donc aucune vergogne à l'attaquer sans sommation et dans le dos qui plus est ? !

— Ces chiens de Saxons ne méritent aucune pitié !

La passe d'armes entre les deux barons prit brutalement fin lorsque Guillaume de Normandie, le bras posé sur l'épaule de Gautier, leur ordonna de baisser leurs épées avant de se tourner vers l'ambassadeur ennemi :

— Venez donc, messire, allons discuter des conditions de votre reddition et de celle des Saxons.

I

Siège

Près de la frontière Wessex Sussex, fin octobre 1066

Depuis que son père lui avait confié la protection du domaine avant de partir rejoindre l'ost du roi, Alinor se dépensait sans compter. La jeune fille devait veiller à tout dans le fief, que cela relève de la gestion des terres ou de la garnison. Quand deux jours auparavant, l'approche des troupes normandes avait été signalée, elle avait commencé à préparer la forteresse pour pouvoir soutenir un siège, faisant rassembler le bétail et remplir les celliers. La veille, les paysans et villageois étaient venus se mettre à l'abri derrière les palissades de bois et les murs de pierres, puis l'attente avait débuté, chacun espérant que le duc de Normandie passerait plus loin.

Malheureusement, les prières d'Alinor n'avaient pas été exaucées. Depuis la fin de matinée, les Normands étaient au pied des remparts et essayaient de pénétrer l'enceinte de la place forte. Alinor parcourait le chemin de ronde d'un pas énergique, distribuant des encouragements ici et là. Elle exhortait ses gens à se battre avec vaillance. Les soldats l'admiraient tant pour sa beauté que pour sa bravoure et son adresse au combat. Elle avait appris à manier les armes dès son

enfance en même temps qu'Edwin, son frère aîné. Tous les habitants du fief étaient très attachés à la famille du thane⁶ de Thurston et ils adoraient plus particulièrement Alinor. Il n'y avait pas un seul homme sur ces terres qui n'eût donné sa vie pour elle.

Andrew, le vieux chevalier qui commandait la garnison, regardait avec tendresse la jeune fille venir vers lui. Belle, Alinor l'était assurément. Mais quand elle était revêtue de son accoutrement guerrier, sa beauté n'était pas flagrante. Les attributs de sa féminité n'étaient pas mis en valeur, bien au contraire. Ses vêtements de soldat masquaient ses formes féminines. Elle avait bandé sa poitrine pour éviter que la rondeur de ses seins ne trahisse son sexe. Sa longue chevelure était enroulée sur sa tête et cachée sous un turban azur. Ses mains fines étaient dissimulées sous des gants de cuir. Ainsi habillée avec son haubert et sa tunique de chevalier, elle ressemblait à un jeune écuyer.

Alinor se plaça aux côtés d'Andrew pour observer les ennemis qui encerclaient la forteresse. Celui-ci lui mit une main sur l'épaule, puis de l'autre, il lui montra un guerrier monté sur un grand étalon noir qui piaffait à l'extérieur des remparts.

— C'est lui qui dirige les Normands. Guillaume le bâtard nous a envoyé un de ses meilleurs barons. Ce chevalier de Fougères est féroce avec ses adversaires et il a une réputation de combattant invincible.

— Il l'est peut-être en Normandie, mais ici ce ne sera pas la même chose.

⁶ Thane : titre de noblesse en Angleterre au Moyen Âge.

COMBAT D'AMOUR

— Dameselle Alinor, il faut être lucide et se préparer au pire.

— Je sais bien que nos perspectives de victoire sont minces, car ces satanés Normands sont plus nombreux que nous. D'autant plus que père et Edwin sont partis guerroyer aux côtés d'Harold en emmenant la plupart de nos *housecarls*. Et comme si notre infériorité numérique ne suffisait pas, les hommes qui nous restent sont moins aguerris que nos ennemis. Si nous voulons avoir une chance, il va falloir ruser.

— Quelle stratégie allons-nous employer ? demanda Andrew.

— Il faut les obliger à nous assiéger. Ensuite, nous résisterons le temps qu'il faudra jusqu'à ce que les renforts arrivent. Nous devons gagner du temps. Hastings n'est pas si loin, père et Edwin ne tarderont plus. Je ne laisserai pas ce baron normand s'emparer de Thurston !

— Alinor, votre courage et votre volonté forcent l'admiration. Notre thane sera très fier de vous.

Andrew s'inclina, une main sur la poitrine, devant la jeune fille et continua :

— Ordonnez et nous exécuterons. Vous savez bien que les hommes vous suivraient n'importe où, même en enfer. Ils ont confiance en vous.

Songeuse, la Saxonne observa les troupes ennemies un long moment avant de faire remarquer à mi-voix :

— Les Normands semblent sûrs d'eux, il faudrait les déstabiliser.

— Oui, mais comment ?

Tandis qu'Alinor et Andrew cherchaient un moyen d'affaiblir leurs adversaires, Gautier de Fougères rassemblait ses meilleurs chevaliers pour leur donner ses instructions. Voyant cela, un plan germa dans l'esprit d'Alinor.

— En éliminant leur chef, par exemple... Andrew, donnez l'ordre aux archers de tirer au-delà de la première ligne et de concentrer leurs tirs sur l'entourage du baron !

L'ordre fut transmis aux archers qui décochèrent plusieurs volées de flèches sur le groupe de chevaliers normands. Aussitôt, Gautier ordonna à ses guerriers de retourner à leurs postes et de se mettre hors de portée des traits des Saxons. En entendant les sifflements annonciateurs de mort, il avait eu le temps de se protéger avec son long bouclier, mais deux de ses hommes, pas assez prompts, avaient été touchés par les projectiles. Gautier se baissa et hissa sur sa monture l'un des soldats blessés qui était tombé à terre. Une fois qu'il l'eut installé en travers de sa selle, il éperonna son cheval pour rejoindre le couvert des arbres.

Alinor l'avait suivi des yeux et elle l'observait tandis qu'il faisait glisser au sol le blessé. Elle ne pouvait voir les traits de son visage à cette distance ni les détails de son corps, mais il était vraiment très grand et impressionnant sur son étalon noir. Tout en lui, de son armure à son tabard, semblait sombre. Même son maintien renvoyait une impression de dureté. L'attitude des Normands montrait qu'ils avaient une confiance totale en leur meneur et lui manifestaient un respect absolu. Il était impératif de les déstabiliser sinon c'était la défaite pour les gens de Thurston. Ses archers n'avaient pas abattu le chef des envahisseurs ? Qu'à cela ne tienne... c'est elle qui le ferait tomber !

Pendant ce temps, Gautier grinçait des dents et pestait contre ces Saxons qui résistaient plus que prévu. Après avoir déchargé le blessé, il fit faire volte-face à son destrier et lança son cheval au galop vers le château pour rejoindre Thibaud de Landéan, son cousin et second.

Alinor, qui ne l'avait pas quitté des yeux, le vit s'approcher d'un autre chevalier. Elle saisit son *longbow*⁷, prit une flèche dans son carquois et se positionna entre deux merlons, les pieds bien ancrés au sol. Patiente, la jeune fille attendit que le baron immobilise sa monture, puis elle engagea la hampe et tendit la corde en prenant une grande inspiration. Bloquant sa respiration, elle visa puis, avec un sourire de délectation, lâcha la tige de bois.

Au moment où Gautier se penchait pour parler à Thibaud, il entendit un sifflement. Il n'eut que le temps de se retourner avant que le trait d'Alinor ne l'atteigne à l'épaule. La pointe de fer traversa sa cotte de mailles. Sous l'impact, le chevalier se plia en deux et vacilla sur sa selle. Par réflexe, il se retint au pommeau, puis se redressa et arracha la flèche, d'un mouvement vif.

Voyant que le Normand restait toujours en selle, Alinor éructa un juron bien peu féminin : « Tudieu ! »

Décidément, la chance n'était pas avec elle ! Ce satané Normand avait bougé au mauvais moment. Elle plissa les yeux et l'observa avec attention. Il lui sembla que du sang s'écoulait abondamment de sa blessure. La jeune fille eut un sourire de satisfaction quand l'ennemi porta la main à son épaule pour tenter de juguler le flot écarlate. Pendant ce temps, les soldats

⁷ *Longbow* : arc long saxon très puissant.

normands, anxieux de l'état de leur chef, s'agitaient autour de lui pour calmer le destrier nerveux.

Andrew, qui avait aussi suivi les gestes du chevalier, ne cacha pas son contentement :

— Joli tir, damoiselle ! Le baron n'est peut-être pas mort, mais il est suffisamment blessé pour que ses hommes soient moins confiants.

L'esprit d'Alinor était en ébullition, elle songeait déjà à la suite des opérations. Cela était bel et bien bon de l'avoir atteint, mais ce n'était pas assez. Il fallait utiliser la confusion dans les rangs ennemis pour passer à l'étape suivante.

— Maintenant, il faut profiter de la situation et les surprendre.

— Et que comptez-vous faire, damoiselle ? Devons-nous continuer à les harceler avec nos archers ?

— Oui, nous allons les harceler, mais là où ils ne s'y attendent pas. Nous allons mener le combat à l'extérieur de nos murs.

2

Premier combat

Une fois l'instant de stupeur passé, Andrew se mit à rire.
— Décidément, vous me surprendrez toujours, ma petite. C'est une manœuvre osée, mais ça peut marcher. Ils vont faire une drôle de tête, ces fils de Malfé⁸.

— Andrew, je vous confie la défense de Thurston. Choisissez deux *housecarls* pour garder le château avec vous et envoyez les autres se harnacher. Je descends me préparer et rassurer ma mère. Dites à nos guerriers de se tenir prêts.

À cet ordre, le chevalier se mit en colère :

— Je ne vous laisserai pas y aller, damoiselle, et à plus forte raison sans moi. Lord Dunstan me tuerait si je vous laissais lancer une attaque seule.

— Andrew, j'apprécie beaucoup votre protection, mais j'ai besoin d'un homme de confiance pour défendre la forteresse et qui soit prêt à donner sa vie pour protéger ma famille. Vous remplissez toutes les conditions pour cette mission.

— Lawrence peut s'occuper de la défense des remparts, il a autant d'expérience que moi. Vous ne pourrez pas m'empêcher

⁸ Le Malfé : le Diable.

de vous suivre, ma petite. Votre père vous a confiée à moi, je ne faillirai point à mon devoir.

— Nous n'avons pas de temps à perdre en vaines discussions, s'impacienta Alinor. C'est d'accord, Andrew, vous m'accompagnerez avec les autres. En attendant, transmettez vos instructions à Lawrence et rejoignez-moi devant la herse.

Alinor dévala les escaliers du chemin de ronde, puis s'engouffra dans la tourelle. Arrivée dans la cour, elle héla Wilf, un jeune palefrenier, et lui ordonna de seller sa monture avant de courir vers le donjon. Elle grimpa les marches de la grande salle, qu'elle traversa au pas de charge. Dans sa précipitation, elle renversa Élisabeth, sa petite sœur âgée de cinq ans. Elle remit la fillette debout en la consolant d'un baiser avant de s'élancer vers sa mère. Alinor expliqua succinctement la situation à lady Judith, puis elle lui demanda de rassembler toutes les femmes, ainsi que les enfants afin de les mettre en sécurité dans la haute tour.

Tandis que la dame de Thurston appliquait les consignes de sa fille, Alinor se hâta de rejoindre sa chambre. Après avoir lancé son arc et son carquois sur son lit, elle se précipita vers son coffre. Brynn, sa servante, l'aida à s'équiper de son armure de combat. Alinor ôta son haubert, enfila son gambison et revêtit sa cotte de mailles annelées. Elle passa ensuite une longue tunique azur sans manche par-dessus, puis coiffa son heaume. Avant de quitter la pièce, elle attrapa d'une main son bouclier et de l'autre son épée, qu'elle glissa dans le fourreau pendu à sa taille. Ainsi armée, elle se rendit dans la grande cour où l'attendaient des hommes d'armes. Wilf tint la jument par la bride tandis qu'Alinor se mettait en selle. Alors que les archers tiraient leurs dernières volées de flèches, elle inspecta

rapidement ses soldats, puis ordonna de lever la herse et d'abaisser le pont-levis.

Le baron de Fougères, qui venait de se faire bander l'épaule par son écuyer, s'entretenait avec Hugh, son maître d'armes, quand il entendit ses hommes crier. Il se retourna et resta un moment interdit devant le spectacle qui s'offrait à lui. Des chevaliers anglais sortaient au triple galop de l'enceinte des remparts. Armés de pied en cap, ils avaient l'épée ou la hache au poing. Ils étaient suivis par des combattants à pied, munis de boucliers ronds à ombilic et de lances. Ces diables de Saxons, non contents de lui résister, avaient le culot de faire une sortie et de lancer une attaque contre son contingent ! C'en était trop !

Furieux, Gautier décida de leur donner une correction. Il arracha son heaume des mains de son écuyer et sauta en selle en poussant son cri de guerre. Il n'eut pas besoin de se retourner pour savoir que plusieurs de ses chevaliers l'avaient imité. Il éperonna sa monture, dégaina son épée, puis se précipita à la rencontre de la troupe ennemie. Quand il arriva à proximité des remparts, les guerriers saxons et la première ligne de fantassins normands avaient engagé le combat. La bataille faisait rage et les assiégés avaient déjà éliminé plusieurs de ses soldats.

Alinor se battait avec acharnement et deux Normands étaient tombés sous ses coups. L'épée n'était pas son arme de prédilection, mais elle savait la manier aussi bien qu'un homme. Son père avait demandé au forgeron de lui faire une lame sur mesure, suffisamment légère pour qu'elle puisse l'utiliser longtemps sans pour autant fatiguer les muscles de ses bras. Si elle ne possédait pas la force d'un homme, elle était en revanche plus adroite et leste. Sa dextérité la rendait

imbattable pour feinter. De plus, son épée étant moins lourde, elle pouvait, si besoin, la brandir d'une seule main. Elle avait ainsi appris à manier la dague en même temps que l'épée, une arme dans chaque main, et cela déstabilisait souvent ses adversaires. Immanquablement, elle arrivait toujours à trouver la faille dans la garde de son ennemi.

Gautier repéra de suite le chevalier vêtu d'azur qui conduisait l'attaque saxonne. Tout en se débarrassant d'un assiégé imprudent, il observa ce guerrier d'assez petit gabarit qui osait le narguer. Excédé par le nombre de soldats normands qui avaient été tués ou blessés depuis le début de l'échauffourée, le baron de Fougères décida de mettre un terme à la bataille en éliminant le chef des Saxons. Il se fraya, à grands coups d'épée, un chemin jusqu'à son adversaire, puis engagea un duel avec lui.

D'emblée, Alinor lui assena un coup d'épée sur l'avant-bras et Gautier, surpris par la rapidité de l'attaque, n'eut pas le temps de se protéger avec son bouclier. La blessure se mit à saigner abondamment, mais le chevalier ne rompit pas le combat pour autant. Alinor enchaîna plusieurs assauts que le Normand se contenta de parer. Ce faisant, il remarqua l'agilité et la précision extrême du guerrier qui avait l'audace de le défier. Les attaques et les feintes se succédèrent sans qu'aucun des deux combattants ne parvienne à prendre l'avantage sur l'autre. Affaibli à cause de ses deux blessures et par le sang perdu, Gautier ne frappait pas son adversaire avec sa puissance habituelle. Alinor, quant à elle, compensait son manque de force par son adresse et sa vivacité. D'une simple pression des genoux, elle commandait à merveille sa monture qui voltait à la

moindre sollicitation, la mettant à distance des coups du Normand.

Après dix minutes de combat acharné, Alinor vit avec satisfaction que ses *housecarls* avaient décimé une partie des troupes normandes. Elle leur ordonna aussitôt de se replier vers le château. Ce faisant, elle abaissa sa garde en donnant ses instructions à ses hommes. Profitant de l'occasion qui s'offrait à lui, Gautier passa au travers de la garde de son adversaire pour lui assener un violent coup d'épée sur le flanc. Sous la brutalité du choc, Alinor chancela sur sa selle. Elle dut s'accrocher au pommeau pour ne pas tomber. Voyant la jeune fille en difficulté, Andrew et son fils Royce se portèrent immédiatement à son secours. Pendant que son fils entraînait le cheval d'Alinor vers l'entrée de la forteresse, le vieux chevalier parait les attaques du Normand. Quand sa protégée passa la herse, Andrew rompit le combat et se précipita avec le reste des Saxons dans l'enceinte du château avant que le pont-levis ne soit relevé.

Arrivée dans la cour, Alinor tendit son casque et ses armes à Royce. Puis elle descendit avec précaution de sa jument, la main pressée sur son flanc blessé. Sa tunique était rougie de sang sur le côté droit. Après avoir repoussé le bras de son vassal, elle gravit avec peine les marches de bois menant au grand hall du donjon. Elle réussit à faire quelques pas en direction de sa mère avant de s'écrouler sur le sol. Alors que les femmes rassemblées dans la salle commune poussaient des hurlements, lady Judith se rua vers sa fille en criant : « Alinor ! »

Agenouillée auprès de la blessée, elle s'enquit d'une voix étranglée par l'angoisse :

— Andrew, qu'est-il arrivé ?

— C'est le baron normand. Il est passé au travers de sa garde quand elle a donné l'ordre de se replier.

— Montez-la dans sa chambre, nous devons soigner cette blessure sans délai !

Le commandant de la garnison souleva sa jeune maîtresse, traversa la salle et prit le couloir qui menait à l'escalier principal. Il gravit rapidement les marches, puis s'arrêta sur le palier du troisième étage. Dès que Brynn eut ouvert la porte de la chambre, le chevalier se précipita vers le lit pour y déposer le corps inerte de la jeune fille.

3

Reddition

Tandis que Brynn déshabillait sa maîtresse avec précaution et la couchait entre les draps, lady Judith alla chercher sa sacoche de simples dans sa chambre. Dès son retour, elle se précipita au chevet de sa fille pour l'examiner. Elle ôta les débris de mailles de fer de la plaie et la lava à grande eau. La blessure était assez profonde et nécessitait d'être suturée. Pendant que Brynn pressait un linge propre dessus pour étancher le sang qui s'écoulait, lady Judith prépara une aiguillée. Elle entreprit de recoudre l'entaille après en avoir frotté les bords avec une herbe anesthésiante. Avec patience, elle s'appliqua à faire de petits points serrés. À chaque fois que l'aiguille perçait la peau tendre du flanc d'Alinor, celle-ci sursautait et sa mère crispait les lèvres à l'idée de la souffrance qu'elle lui infligeait. Après de longues minutes de torture, lady Judith put enfin nouer le fil et le couper. Elle enduisit ensuite la suture d'un baume puis, pendant que Brynn relevait et soutenait le buste de la jeune fille inconsciente, elle banda son côté.

Le lendemain, la fièvre se déclara sans qu'Alinor ait repris connaissance. Commença alors une attente angoissante pour les habitants du château. Brynn et lady Judith, aidées de Martha, la vieille nourrice, se relayèrent pour la veiller. Durant cinq

jours, elles changèrent ses pansements, bassinèrent son corps avec des linges mouillés et l'obligèrent à avaler des décoctions pour faire baisser sa température.

Pendant tout ce temps, Andrew prit le commandement et organisa la défense de la forteresse. Il fit rationner la nourriture, mit femmes et enfants à contribution pour entasser des pierres en haut des remparts, pour aider à la fabrication des flèches et renforcer les fortifications. Malheureusement, les Normands étaient nombreux et très bien équipés, si bien que les gens de Thurston durent se résoudre à subir un siège difficile. L'eau n'était pas un problème, car la place forte bénéficiait d'un grand puits, mais au bout d'une semaine, les vivres commencèrent à manquer et il fallut abattre une partie du bétail.

Après treize jours de combats acharnés, les Saxons résistaient toujours, bien qu'affaiblis par les privations. Mais lorsqu'il devint évident que les renforts ne viendraient pas, ils se rendirent, la mort dans l'âme. Sur l'ordre de lady Judith, Andrew hissa un drapeau blanc en haut du donjon. Quand l'arrêt des hostilités fut accepté par les deux camps, la dame de Thurston fit ouvrir les portes de la forteresse en priant pour que les vainqueurs se montrent magnanimes et honorables.

Sans tergiverser, les Normands entrèrent dans l'enceinte du château, où tous les guerriers saxons étaient réunis. Ils investirent rapidement les lieux. Après avoir sécurisé la haute-cour, ils firent une haie d'honneur pour leur chef. Le baron de Fougères passa en revue ses soldats, puis il se tourna vers l'assemblée de Saxons. Plus le temps passait, plus les gens affluaient dans la cour. Il y avait là des hommes d'armes, des serfs, des artisans, des serviteurs, ainsi que quelques femmes

avec leur progéniture. Dans l'ensemble, les habitants de Thurston semblaient à peu près en bonne santé, malgré le siège qu'ils avaient dû soutenir. Les plus jeunes surtout n'avaient pas l'air d'avoir trop souffert des privations. Le Normand comprit de suite de quoi il retournait ; les adultes s'étaient privés pour que les enfants ne pâtissent pas du manque de vivres.

Du haut de son destrier, Gautier observa de plus près la physionomie des Saxons et fut frappé par les regards meurtriers dont il était la cible. Bien qu'affaiblis par le manque de nourriture, les assiégés restaient belliqueux, et tout dans leur attitude montrait qu'ils se soumettraient difficilement. Les hommes, surtout, ne demandaient qu'à en découdre avec leurs envahisseurs. Alors que le baron de Fougères se disait que, pour asseoir son autorité sur ses nouveaux serfs, il lui faudrait mater de façon exemplaire tout signe de rébellion, il y eut du mouvement à l'entrée du donjon. Les gens s'écartaient et il vit un groupe de chevaliers saxons venir vers lui. Conscient du danger qu'ils pouvaient représenter, le Normand les examina d'un rapide coup d'œil. Comme la plupart des Saxons, ils étaient plutôt de taille moyenne, arboraient une bonne musculature et de solides appuis. Gautier ne put continuer son examen, car les guerriers s'effacèrent pour laisser le passage à une belle femme brune.

Cette Saxonne devait être la dame du seigneur de Thurston, car elle semblait très respectée et était vêtue avec noblesse. Le visage marqué par les privations, elle se tenait droite et gardait un port de tête fier. Bien que taillés dans une étoffe de qualité, ses vêtements étaient simples et sans élégance outrancière. Devant cette femme très digne, Gautier de Fougères se sentit inférieur. Il avait conscience d'être sale et repoussant avec sa

barbe de deux semaines, ses habits déchirés, crottés de boue et de sang séché. De plus, après plusieurs jours de combat, ses hommes et lui dégageaient des effluves âcres de transpiration auxquels s'ajoutait l'odeur des chevaux et de leurs harnachements de guerre faits de cuir et de métal.

La femme s'avança au milieu des chevaliers saxons, puis descendit l'escalier en bois à l'entrée du donjon. Elle s'immobilisa sur la dernière marche et le regarda. Du haut de son destrier, il vit l'appréhension tout comme la résignation dans ses yeux bleus. Elle prit une grande inspiration, fit une révérence et s'exprima d'une voix claire :

— Messire Baron, je remets le fief de Thurston entre vos mains.

Sur ces mots, elle décrocha le trousseau pendu à sa ceinture pour le lui offrir dans ses mains ouvertes. Le baron normand démontra aussitôt pour s'approcher d'elle. Avec un hochement de tête, il prit les clés et, les lèvres serrées, lui répondit :

— Je vous remercie, milady. Mais vous nous auriez épargné bien du temps et des pertes en vous rendant il y a deux semaines.

Devant l'air sévère du Normand qui toisait les soldats saxons et les gens rassemblés dans la cour, lady Judith tenta d'amadouer l'envahisseur.

— Les occupants de cette forteresse sont de braves gens et je vous demande de leur laisser la vie sauve. Ils sont loyaux, obéissants et se sont battus à ma requête. Ils ne sont pas responsables.

Voyant que le chevalier haussait un sourcil ironique tout en conservant son air intransigeant, lady Judith prit peur. Elle

tomba à genoux et, la tête baissée en signe de soumission, elle s'écria :

— Si vous devez châtier quelqu'un, punissez-moi, mais je vous en supplie épargnez tous les autres habitants.

Aussitôt, le Normand se pencha et lui prit les mains pour la relever.

— Vous n'avez pas besoin de m'implorer de la sorte, milady. Je n'ai pas l'habitude de verser le sang inutilement. Vos gens me seront plus utiles vivants que morts.

— Les femmes... je vous en prie... ne leur faites pas de mal... elles...

Devinant sa crainte, le chevalier l'interrompit. D'une voix adoucie, il la rassura :

— Ne craignez rien, milady. Vos femmes sont en sécurité, elles n'ont rien à redouter de mes hommes. Je ne tolère pas les violeurs dans mes troupes. Aucun de mes soldats ne se risquera à prendre l'une d'elles sans son consentement.

Après l'avoir tranquilisée, il grimpa l'escalier, puis se campa en haut des marches. Face à la foule rassemblée dans la cour, il brandit le trousseau de clés en déclarant d'une voix puissante :

— Au nom de Guillaume de Normandie, je prends possession de ce fief. Votre roi Harold a été vaincu à Hastings et vous êtes désormais sous l'autorité du duché de Normandie. Je ne tolérerai aucune rébellion. Tout acte de trahison à mon encontre sera sévèrement réprimé. Ceux qui ne sont pas d'accord peuvent partir dès à présent.

Voyant l'air belliqueux de plusieurs chevaliers, il se fit moins intransigeant et décida de jouer la carte de la diplomatie.

De la haine au désir

— Votre dame ici présente continuera à assurer la gestion domestique de la forteresse en attendant que Guillaume de Normandie statue sur le sort de ce fief. Dorénavant, tout ce qui touche à la défense ou aux terres est de mon ressort.

Le Normand donna ensuite des ordres pour le cantonnement de ses troupes, puis il se tourna vers lady Judith :

— Milady, comme je l'ai dit tout à l'heure, je vous laisse libre de gérer cette demeure et les domestiques. Tant que nous cohabiterons pacifiquement, tout se passera bien. Mais si vous me créez des difficultés ou cherchez à nuire à mon autorité, je n'hésiterai pas à vous enfermer dans votre chambre. Suis-je suffisamment clair ?

Lady Judith acquiesça :

— Oui, messire, je comprends. Je vous suis reconnaissante de vous montrer aussi magnanime.

— Puisque nous avons éclairci la situation, veuillez me conduire à mes quartiers maintenant et prendre les dispositions pour l'installation de mes chevaliers.

4

Convalescence

Alinor reprit connaissance le jour où lady Judith se rendit. Elle était très faible à cause de la fièvre et ne put commencer à se lever que trois jours après l'installation des Normands dans la forteresse de Thurston. Quand lady Judith lui apprit que le baron de Fougères commandait la place, la jeune fille fut envahie par une fureur sans nom. Elle entretint cette colère, rongant son frein en attendant d'avoir retrouvé ses forces. Elle se sentait coupable de ne pas avoir réussi à éviter la défaite à ses gens. Son père et Edwin seraient très déçus de son échec. Elle avait tant espéré qu'ils arriveraient à temps pour porter secours au château assiégé... Hélas, on était toujours sans nouvelle d'eux. Personne ne pouvait dire s'ils avaient survécu aux terribles combats de Stamford Bridge et Hastings. Alinor faisait bonne figure devant sa mère, ses frères et sœurs, mais, plus le temps s'écoulait, plus elle craignait qu'ils n'aient péri sur le champ de bataille.

La jeune fille occupait ses journées à chercher une solution pour libérer Thurston et se défaire des troupes normandes. Régulièrement, lady Judith venait la voir pour la tenir informée de tout ce qui se passait dans le fief. Alinor était soulagée que le baron de Fougères tienne ses soldats d'une poigne de fer. Apparemment, il était réputé pour être un homme d'honneur et

il avait respecté la parole donnée à lady Judith. Celle-ci était libre de diriger la maisonnée et aucune exaction n'avait été déplorée. Par les servantes, qui n'étaient pas en reste pour lui rapporter les derniers commérages, Alinor savait que les Normands s'entraînaient tous les jours au maniement des armes et que des patrouilles surveillaient les frontières du domaine. Ils avaient aussi rempli le garde-manger en chassant du gibier, remplacé une partie du bétail tué lors du siège. Les gens de Thurston pouvaient de nouveau se nourrir correctement, et les séquelles des privations endurées pendant le conflit s'estompaient chaque jour un peu plus.

Au matin du huitième jour d'occupation, Alinor entendit des cris et le bruit des armes qui s'entrechoquaient. Sa curiosité éveillée, elle s'approcha de la fenêtre pour voir de quoi il retournait. Les soldats normands étaient rassemblés dans la haute-cour, groupés autour d'une dizaine de chevaliers qui s'affrontaient deux par deux. Il y avait aussi des *housecarls* et des guerriers saxons qui observaient l'entraînement des soldats ennemis. La jeune fille dut bien s'avouer que les Normands étaient assez impressionnants. Déjà, ils étaient plus grands que la plupart des Saxons et ils maniaient leurs armes avec beaucoup de dextérité. Le soleil dardait ses rayons et pour éviter d'avoir trop chaud ils avaient ôté leur cotte de mailles tout comme leur surcot⁹. Certains étaient torse nu, d'autres en tunique de cuir. La plupart arboraient une musculature imposante et leurs cicatrices montraient qu'ils n'en étaient pas à leur premier combat. Houspillés par un des leurs, ils recommençaient sans relâche les mêmes enchaînements, les

⁹ Surcot : vêtement de dessus porté sur une tunique.

mêmes parades, transpirant sous l'effort. À les contempler ainsi, Alinor sentit l'angoisse l'étreindre. Ces Normands étaient sans aucun doute mieux entraînés que ses *housecarls*. Un affrontement entre les deux factions serait trop inégal. Une bataille rangée entre les deux troupes ne pourrait conduire qu'à la mort des Saxons. Elle n'avait pas le droit de sacrifier les guerriers de son père sur un coup de tête. Elle devait réfléchir et élaborer une stratégie pour renverser le rapport de forces et diminuer les risques pour ses soldats.

Alinor essaya de se pencher un peu plus à la fenêtre pour voir à qui appartenait la voix autoritaire qui haranguait¹⁰ les combattants normands. Malheureusement, l'homme se tenait dans un renforcement, si bien qu'elle ne put l'apercevoir. Lady Judith était d'ascendance normande par son père et elle avait tenu à enseigner cette langue à tous ses enfants. Edwin, son fils aîné, et Alinor maniaient parfaitement le langage des Normands. Les plus jeunes, en revanche, comprenaient la plupart des mots, mais peinaient encore à s'exprimer, à l'exception d'Aileen, la fille cadette qui parlait couramment le normand. Malgré sa connaissance de la langue, Alinor ne parvenait pas à distinguer toutes les instructions que l'homme criait aux soldats, car sa voix grave se mêlait au fracas des armes.

Tout à coup, les combattants baissèrent leurs épées, puis s'écartèrent pour rejoindre le reste du cercle des spectateurs. Alinor vit deux chevaliers sortir du renforcement pour se diriger vers le centre. Ils étaient très grands et avaient les cheveux relativement courts par rapport aux autres. L'un était

¹⁰ Haranguer : encourager par la parole une assemblée.

blond avec des reflets dorés tandis que l'autre arborait une chevelure foncée, presque noire. Le blond ôta sa tunique et la jeta à l'homme d'armes le plus proche. Tout en parlant à son vis-à-vis, il s'appuyait d'une main sur son épée pendant que de l'autre il se grattait la poitrine. Alinor le voyait bien puisqu'il lui faisait face. Il était très musclé et c'était un bel homme. La jeune fille n'entendait pas ce qu'il disait au guerrier brun — il ne parlait pas suffisamment fort pour cela —, mais ils devaient échanger des plaisanteries, car le blond avait l'air enjoué et les soldats autour d'eux riaient. Alors que les deux chevaliers discutaient, le brun commença à se dévêtir. Il enleva sa broigne de cuir et la lança à son écuyer, puis il fit glisser sa lame hors du fourreau. De dos, l'homme était impressionnant. Il était un peu plus grand et musclé que son comparse. Il devait bien faire un mètre quatre-vingt-dix, un géant par rapport à la majorité des Saxons. Il était plus bronzé que le blond qui, lui, avait la peau plus claire.

Alors qu'elle s'approchait de la fenêtre pour avoir une meilleure vue sur la cour, Alinor entendit une cavalcade dans les escaliers et la voix d'Aileen, sa sœur âgée de seize ans :

— Elsy, attends ! Attends ! Ali doit se reposer !

La porte s'ouvrit à la volée sur les deux sœurs.

— Ali ! Ali !

Alinor se retourna juste à temps pour cueillir la fillette dans ses bras.

— Doucement, Élisabeth ! Il ne faut pas te jeter comme ça sur les gens !

— Mais tu me rattrapes toujours, Ali !

La jeune fille se mit à tournoyer sur elle-même avec sa sœur dans les bras, arrachant des éclats de rire à la fillette. Après quelques tours, elle s'arrêta et reposa l'enfant à terre, puis embrassa sa cadette avec tendresse.

— Ali, ta blessure n'est pas encore complètement cicatrisée, il ne faut pas abuser de tes forces. Maman a dit qu'il fallait que tu te reposes.

— Je vais bien, Aileen. Ne t'inquiète pas ! La plaie est refermée, ça tire juste un peu sur la cicatrice. J'ai...

Alinor s'interrompit en entendant une voix puissante s'élever dans la cour et ordonner : « Thibaud, arrête de pavoiser et mets-toi en position ! »

Elle reconnut la voix grave qui houspillait les chevaliers normands peu de temps auparavant. Elle se rapprocha de la croisée pour voir de qui il s'agissait. Aileen et Élisabeth en firent autant. La petite fille grimpa sur le coussiège¹¹ pour regarder par la fenêtre et se mit à sautiller sur place.

— Oh ! c'est messire Gautier ! Il va se battre avec messire Thibaud ?

Alinor, les yeux fixés sur les deux hommes, demanda :

— Lequel est le baron normand ?

Aileen lui montra du doigt le guerrier brun qui leur tournait le dos.

— C'est lui.

— Il est beau, hein ? dit Élisabeth.

Alinor haussa un sourcil surpris en se retournant vers Aileen.

¹¹ Coussiège : banc de pierre dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Depuis quand la petite s'intéresse-t-elle au physique des hommes ?

Aileen grimaça en expliquant :

— Elle s'est amourachée du baron. Ne me demande pas pourquoi ! Pourtant, son second est beaucoup mieux, il est plus souriant.

— Toi aussi ! Mais c'est une conspiration, ma parole ! Heureusement que vous êtes trop jeunes pour que l'on puisse prendre vos propos au sérieux, mes chéries !

— Pourquoi dis-tu cela, Ali ? interrogea Aileen vexée.

Alinor répondit d'une voix froide :

— Je vous rappelle que les Normands sont nos ennemis. Si vous éprouviez de tendres sentiments pour eux, vous vous rendriez coupables de trahison.

Indifférente aux allégations de son aînée, Élisabeth se mit à tirer sur le bリアud d'Alinor tout excitée.

— Regarde, Ali, regarde ! Ils vont se battre ! Je suis sûre que c'est messire Gautier qui va gagner ! C'est lui le plus fort !

Alinor reporta son regard sur les deux chevaliers, qui commençaient à se tourner autour, l'épée à la main. Le blond était tout sourire et faisait jouer sa musculature. Tout à coup, l'homme brun lança une attaque circulaire que son vis-à-vis contra. Ils échangèrent plusieurs coups rapides, puis le baron assena un coup puissant qui déséquilibra son adversaire. Il s'immobilisa en attendant que son second se relève, permettant à Alinor de l'observer à loisir, car il se trouvait maintenant face à elle. Elle nota qu'il avait un torse large et lisse, avec des muscles saillants. Ses pectoraux étaient bien développés, ses abdominaux parfaitement dessinés. Il était également très large

des épaules et ses biceps gonflaient à chaque fois qu'il bougeait les bras.

Alinor laissa son regard errer sur le corps du grand brun et s'absorba dans ses pensées en regardant les deux guerriers continuer leur entraînement.

« Elsy a raison, Fougères est vraiment un bel homme ! Son comparse est séduisant, mais il ne dégage pas la même prestance. Le baron est plus sérieux, plus ténébreux, plus... viril. »

À cette distance, Alinor ne voyait pas la couleur de ses yeux, mais elle aurait mis sa main à couper que ses iris étaient clairs. Ses cheveux sombres étaient humides de transpiration et les mèches rebiquaient, lui donnant un aspect un peu sauvage que renforçait son air déterminé. À l'inverse de son second, il ne souriait pas, mais arborait une expression concentrée. Cet homme paraissait implacable, dangereux. Et plus la jeune fille l'observait, plus elle se sentait mal. Elle éprouvait des sensations étranges en le contemplant et son instinct lui criait qu'elle risquait d'avoir du mal à vaincre un adversaire aussi redoutable.

5

Observation

Alinor resta encore plusieurs jours en convalescence dans sa chambre. Les jours passaient et se ressemblaient. Elle dormait et mangeait pour reprendre des forces, observait les envahisseurs qui s'entraînaient dans les champs clos ou dans la cour. Sa réclusion n'était troublée que par les visites de sa mère, de ses sœurs ou de Brynn qui lui apportaient les dernières nouvelles de la forteresse. Elle apprit ainsi que les habitants avaient tenu secrets sa blessure tout comme son rôle dans la défense du château. Les Normands ignoraient donc son existence.

Pour tromper son ennui, la jeune fille tentait d'échafauder divers plans pour se débarrasser de l'ennemi. En pure perte hélas, car plus elle épiait par sa fenêtre les entraînements des guerriers normands, plus elle prenait conscience qu'ils étaient vraiment d'un niveau supérieur par rapport aux Saxons qui étaient restés à Thurston pour protéger le fief. Son père et son frère avaient emmené les meilleurs de leurs *housecarls* pour rejoindre l'ost du roi Harold. Ils n'avaient laissé que les chevaliers les plus âgés et les moins endurants pour garder la forteresse. Certes, ces hommes étaient braves et Alinor savait que si elle ordonnait la reprise des combats, ils obéiraient, se

sacrifiant sans hésitation. Mais une bataille rangée n'aboutirait qu'à un bain de sang inutile.

La seule solution était de faire profil bas, d'attendre, en espérant que les troupes du seigneur de Thurston reviennent bientôt. Évidemment, Alinor aurait aimé se débarrasser des envahisseurs le plus vite possible mais, dans la mesure où ils se conduisaient correctement avec les habitants du château et qu'ils ne se rendaient coupables d'aucun crime à l'égard des gens de Thurston, il n'y avait pas urgence. Oui, le temps était leur allié ! Il fallait qu'elle se montre patiente. Le Normand allait forcément relâcher son attention, commettre des erreurs et même, avec un peu de chance, dégarnir sa défense pour envoyer un détachement de soldats ailleurs. Et c'est à ce moment-là que les Saxons pourraient reprendre l'avantage. Il fallait qu'elle soit prête pour s'engouffrer dans la brèche quand le baron baisserait sa garde.

Forte de cette résolution, elle s'approcha de la fenêtre pour espionner encore une fois l'entraînement des guerriers ennemis. Elle étudia leurs évolutions avec minutie, essayant de mémoriser ce qu'elle voyait. Elle se répéta mentalement leurs enchaînements, leurs parades. Comme souvent, le chef du contingent et son second vinrent superviser les manœuvres de leurs hommes en milieu de matinée. Alinor entendit tout d'abord la voix grave et puissante de Gautier de Fougères.

— Non, Thomas ! Ta garde est trop basse.

Elle le vit alors sortir de l'ombre de la forteresse pour se diriger à grands pas vers un écuyer qui s'entraînait au maniement de l'épée courte avec un soldat. Il rectifia la position du garçon, puis se recula pour observer les deux hommes tandis qu'ils recommençaient à s'affronter. Le baron ne

semblait pas satisfait, car il secouait la tête par intermittence et donnait des instructions aux deux combattants. Au bout de quelques minutes, il les arrêta et leur fit signe de le suivre. Ils rejoignirent un autre groupe d'hommes parmi lesquels Alinor reconnut le géant blond qui avait la préférence d'Aileen.

Aussitôt, les soldats s'écartèrent pour faire cercle autour des deux chevaliers. Ceux-ci dégainèrent leur épée, puis se placèrent face à face. Apparemment, le baron expliquait les gestes à effectuer, car la jeune fille voyait sa lame monter et descendre, piquer avant de parer dans le vide alors que son second attendait, son arme pointée vers le sol. Une fois les explications finies, les deux guerriers se mirent en position afin de montrer les mouvements aux hommes rassemblés devant eux. Ils firent d'abord la démonstration lentement pour que les soldats puissent bien étudier les postures.

Alinor les observa en essayant de mémoriser les attitudes du grand brun. Quand les deux combattants accélérèrent le rythme, elle se surprit à imiter les gestes du baron, fendant l'air avec une épée imaginaire, tout en suivant leurs évolutions du coin de l'œil. Au bout de quelques minutes, le duel cessa et chacun regagna sa place pour poursuivre l'entraînement. Une fois que le baron et son second eurent terminé leur prestation, ce qui se passait dans la cour perdit tout intérêt pour Alinor.

Ayant mémorisé les attaques et parades qu'elle venait de voir, elle alla chercher son épée qui était appuyée contre la cheminée. Elle la sortit de son étui de cuir, puis commença à s'échauffer en faisant de petits moulinets. Elle remonta le bas de son surcot pour le coincer dans sa ceinture afin de libérer ses jambes, puis se mit en position. Pendant un long moment,

Alinor s'entraîna à reproduire les enchaînements qu'elle avait pu observer à l'insu des chevaliers normands.

Peu avant midi, elle entendit des rires et des bruits de cavalcade dans les escaliers. Aussitôt, elle remit sa lame au fourreau et s'apprêta à faire face à l'invasion de son refuge. Effectivement, à peine eut-elle le temps de poser son épée près de l'âtre, puis de rabaisser son surcot, que sa porte s'ouvrit à la volée sur Russell et Élisabeth, les deux plus jeunes de la fratrie. Geoffroy et Aileen les suivaient de près. Alinor regarda avec indulgence ses frères et sœurs qui venaient d'investir sa retraite de façon si exubérante. Élisabeth, comme d'habitude, se jeta dans les bras d'Alinor tandis que Russell se laissait tomber sur le lit. Geoffroy gronda son frère :

— Russ, on n'entre pas dans la chambre d'une lady comme ça. Tu dois frapper à la porte et attendre ! Tu es page maintenant, tu as pourtant appris les bonnes manières pendant ton apprentissage !

— Je sais bien, Geoff, mais Ali n'est pas une lady, c'est notre sœur !

À ces mots, Aileen fit une grimace, mais ne dit rien en voyant le petit rire silencieux qui secouait Alinor. Celle-ci s'approcha du garnement perché sur son lit.

— Oui, Russ chéri, je suis votre sœur. Mais ce que Geoffroy veut te dire, c'est que je suis aussi une damoiselle. Par conséquent, en tant que page et futur chevalier, tu dois te comporter comme il se doit. Il faut toujours frapper à la porte d'une femme et attendre sa permission avant de pénétrer dans sa chambre.

— Mais pourquoi, Ali ? T'es ma sœur, de toute façon tu me diras d'entrer !

COMBAT D'AMOUR

— Oui, Russ. Mais si tu rentres ainsi dans la chambre d'une dame, alors qu'elle est occupée à son bain ou en train de s'habiller par exemple, tu la mettras dans une situation embarrassante. Tu comprends ?

Le petit garçon baissa la tête, confus, et murmura :

— Oui, Ali, je comprends, je ne le ferai plus...

Les enfants s'assirent tous sur le lit, les deux plus petits s'amusant à faire des galipettes et à sauter dessus. Geoffroy prit la parole :

— Alors, Ali, comment vas-tu ? Quand descendras-tu ? Nos entraînements me manquent, tu sais.

— Andrew continue à t'entraîner ?

— Oui, mais sans toi, ce n'est pas pareil !

— Les Normands ne te causent pas de soucis, Geoffroy ? Tu te caches ou ils ignorent qui tu es ?

— Non, aucun ennui. Ils savent que je suis le fils du thane de Thurston.

Aileen acquiesça et précisa :

— Ils savent qui nous sommes tous les quatre, mais ils ne nous embêtent pas.

Son frère rajouta :

— Le baron a promis à maman qu'aucun mal ne nous serait fait. Il n'a pas demandé que je sois emprisonné en tant qu'héritier potentiel de Thurston. Au contraire, il m'a même proposé de poursuivre ma formation d'écuyer avec le sien quand la situation sera stabilisée dans la région.

— Quoi ? Il veut te prendre comme écuyer ? Attention, Geoffroy, c'est sûrement un piège. Il va peut-être en profiter pour essayer de te tuer en faisant croire à un accident.

De la haine au désir

— Non, je ne pense pas, Ali. Ce Normand a l'air franc. Nous avons de la chance qu'il soit venu à Thurston.

À ces mots, Alinor se leva brusquement, folle de colère.

— Que dis-tu ? Tu oses te réjouir que cet envahisseur soit dans nos murs ? Mais que t'arrive-t-il, Geoffroy ? Je ne te reconnais plus ! Ces Normands ont envahi notre pays, tué nos gens, et pris notre fief. Notre père et notre frère sont peut-être perdus pour nous, à tout jamais, et tu estimes que nous sommes chanceux ? Je ne peux pas croire que tu trahisses ton sang et ta famille ainsi !

Aileen, affolée, se précipita vers son aînée pour l'apaiser et la faire se rasseoir :

— Calme-toi, Ali ! Tu ne comprends pas ! Geoffroy n'a pas dit qu'il était heureux que les Normands nous aient envahis. Mais...

Le jeune homme coupa la parole à sa sœur pour tenter de s'expliquer :

— Ali, je veux dire que, dans notre malheur, nous avons de la chance. Le baron de Fougères n'est pas un mauvais homme. Il contrôle ses troupes, ses soldats lui obéissent. Depuis qu'ils sont ici, personne n'a été brutalisé. Il a fait preuve de clémence envers nous après le siège. Il a tous les pouvoirs, il aurait été en droit d'exécuter tous nos guerriers. Or il n'en a rien fait et il ne nous a pas emprisonnés non plus.

Aileen renchérit :

— C'est vrai, Ali. Regarde, il permet même à maman de diriger la maison.

Geoffroy reprit la parole :

— Quand on sait ce qu'il est arrivé ailleurs, je remercie le ciel que ce soit lui qui ait été envoyé chez nous par Guillaume le bâtard et non un de ces autres barbares.

— Pourquoi dis-tu cela ? Qu'as-tu entendu ? Que se passe-t-il dans les autres fiefs ?

Le jeune homme attira sa sœur un peu à l'écart pour être à l'abri des oreilles indiscrètes des deux plus jeunes.

— On a entendu des horreurs. Le baron qui a pris le fief d'Arding a fait exécuter tous les soldats de la forteresse, ainsi que le fils aîné du seigneur. Il a accepté d'épargner le plus jeune à condition que la dame d'Arding lui serve de maîtresse.

Aileen, qui les avait suivis, renchérit en tremblant :

— J'ai entendu ce que le marchand de tissus disait à maman, hier. Le Normand qui a pris le château d'Emerson a fait marquer des serfs au fer rouge ! Il a violé la dame d'Emerson et sa fille, puis il les a données en pâture à ses soldats. Maman était bouleversée.

Horriifiée, Alinor mit la main devant sa bouche pour retenir un cri.

— Mais Sibylla n'a que treize ans !

Geoffroy reprit :

— Et il n'y a pas qu'Emerson et Arding qui ont subi de telles monstruosité. Je pense vraiment que nous avons eu de la chance dans notre malheur.

Calmée, Alinor serra son frère dans ses bras en s'excusant :

— Je te demande pardon, Geoffroy, j'ai réagi de manière trop vive. Mes paroles ont dépassé ma pensée. Effectivement, à la lumière de ce que vous venez de me dire, je crois que nous

nous en tirons bien. Il ne reste plus qu'à espérer que cela continue ainsi.

Aileen interrogea tout à coup d'une petite voix :

— Pourquoi papa et Edwin ne sont-ils pas encore revenus ? Tu crois qu'ils sont morts ou prisonniers ?

Alinor caressa les cheveux de sa sœur.

— Je ne sais pas, Aileen. J'espère qu'ils ne sont pas morts et que nous aurons des nouvelles le plus vite possible. Mais tu sais, cela peut prendre du temps. Ils sont peut-être blessés ou ont pu s'enfuir pour rejoindre un groupe de rebelles.

Le regard soucieux, Geoffroy demanda :

— Le roi Harold n'est plus et la noblesse saxonne a été décimée à Hastings. Qu'allons-nous devenir, Ali, si papa et Edwin ne reviennent pas ?

— Je ne sais pas, Geoffroy, je ne sais pas... Il faut garder espoir et attendre. Tant que les Normands se comportent bien, nous pouvons patienter pour voir comment la situation évoluera dans le pays.

— Mais si les choses changent ou que le duc normand donne notre fief à un baron qui agira comme les autres malveuilleurs¹² ?

— Alors nous n'aurons pas le choix, il faudra se battre avec les moyens dont nous disposerons. Nous devons protéger nos gens. Mieux vaut mourir en combattant que les laisser nous avilir.

— J'ai regardé les Normands pendant qu'ils s'exerçaient. On aura du mal à les vaincre, Ali.

¹² Malveuilleur : personne qui aime faire le mal.

COMBAT D'AMOUR

— Oui, je sais, Geoffroy. Moi aussi, je les ai épiés.

— Surtout le baron Gautier et son cousin messire Thibaud. Ils ont l'air redoutables. Et ils connaissent des enchaînements que je n'ai jamais vu faire par papa ou Edwin, précisa Geoffroy.

Alinor acquiesça avant de poursuivre :

— Je les ai bien observés et j'ai mémorisé certains mouvements.

— C'est vrai ? Tu pourrais les refaire et me les montrer ?

— Oui, Geoffroy. Je me suis un peu entraînée tout à l'heure...

— Ici ?

— Oui, mais j'éprouve quelques difficultés à faire la parade dans le dos. Ma blessure tire encore trop, je n'ai pas assez d'amplitude quand je lève le bras vers l'arrière.

Soudain impatient, le jeune homme demanda :

— Quand pourrons-nous commencer à nous exercer tous les deux ?

— Dès que je pourrai descendre et vaquer à mes occupations habituelles, je te promets qu'on se remettra à l'entraînement. Il serait bon que Royce et Lawrence le fassent avec nous également.

Aileen les interrompit :

— Moi aussi, je veux apprendre à me battre, Ali.

— Tu n'as que seize ans, Aileen, tu...

— Et alors ? J'ai déjà trop attendu ! Tu avais à peine treize ans quand papa a accepté de te laisser suivre la formation d'Edwin.

Geoffroy intervint :

De la haine au désir

— Aileen a raison. Elle n'a pas besoin de savoir combattre comme toi, mais il faut au moins qu'elle puisse se défendre seule.

— Avec tout ce qui passe avec ces Normands, je veux pouvoir me battre et défendre les petits si vous n'êtes pas là.

— D'accord ! Nous nous exercerons ensemble dès que possible.

Sur cet accord, Geoffroy se leva pour étreindre Alinor pendant qu'Aileen entraînait les deux jeunes enfants qui jouaient.

— Allez ! Élisabeth, Russ, on y va ! Il faut laisser Ali se reposer. C'est l'heure de manger.

Alinor retint son frère par la manche et lui murmura :

— Tiens-moi au courant si tu apprends quoi que ce soit sur les mouvements des troupes normandes ou sur les plans du baron. Nous devons savoir tout ce qui se prépare, mais reste prudent.

6

Passages secrets

Peu de temps après, Brynn apporta un plateau avec un repas consistant à sa maîtresse.

— Brynn, je ne vais jamais pouvoir manger tout cela ! C'est beaucoup trop !

— Il faut que vous repreniez des forces, damoiselle. Vous avez perdu beaucoup de sang et la fièvre a bien failli vous emporter.

— C'est terminé maintenant, je suis guérie. Arrêtez de tous vous faire du souci pour moi !

— Votre mère voulait monter, mais elle doit faire l'inventaire des provisions avant l'arrivée de nouveaux Normands.

À ces mots, Alinor tressaillit.

— Quels Normands ? D'autres troupes doivent arriver ?

— Je n'en sais rien, damoiselle. Un messenger s'est présenté pour annoncer au baron de Fougères que des émissaires allaient passer par Thurston.

— Brynn, trouve Geoffroy. Dis-lui d'essayer de se renseigner et de venir me voir.

— Qu'avez-vous en tête, ma petite ? N'allez pas vous mettre dans les ennuis, hein ?

De la haine au désir

— Ne t'inquiète pas, Brynn, je veux juste savoir ce qu'il se prépare. Mieux vaut connaître l'ennemi afin de pouvoir anticiper ses actions.

— En attendant, mangez, Alinor ! Je reviendrai tantôt reprendre votre plateau.

La jeune fille fit honneur au ragoût de viandes et de légumes. Il était goûteux et parfumé, si bien qu'elle se délecta à essuyer son écuelle avec le pain encore chaud. La croûte était dorée à point et craquante. Elle se versa un verre d'ale pour étancher sa soif. Une fois son repas terminé, elle prit le cruchon recouvert d'un linge ainsi que la coupe contenant des pommes, puis les posa sur la table de sa chambre près de la fenêtre. Elle aurait ainsi un encas pour plus tard dans la journée. Ensuite, elle déposa le plateau par terre dans le couloir. Fatiguée par sa petite séance d'entraînement du matin, elle s'allongea et ne tarda pas à s'endormir.

En milieu d'après-midi, elle fut réveillée par un bruit insistant. Quelqu'un toquait à sa porte. Elle se redressa sur les coudes et lança :

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est moi, Geoffroy.

— Entre !

Le jeune homme se précipita pour s'asseoir à côté de sa sœur sur le lit.

— Tu m'as fait mander ?

— Geoffroy, que se passe-t-il ? Brynn m'a dit que d'autres Normands allaient arriver ?

— Ils sont déjà là !

COMBAT D'AMOUR

— Je n'ai pas entendu de troupes approcher. Il n'y a pas eu de remue-ménage dans la cour !

— Il ne s'agit pas d'un détachement, du moins, pas encore ! Ce sont des envoyés du duc bâtard.

— Sais-tu pourquoi ils sont venus ici ?

— Non, mais messire de Fougères leur a donné l'hospitalité pour cette nuit et ils étaient porteurs de parchemins. Je les ai vus quand ils sont allés s'enfermer avec lui dans le bureau de papa.

— Tu sais ce qu'ils se sont dit ?

— Nenni. Je n'ai pas pu écouter à la porte, il y avait des gardes.

— Sais-tu combien de temps ces envoyés vont rester ?

— Non. Mais à mon avis, ils repartiront demain, car le baron a demandé à maman de leur faire préparer une paillasse pour cette nuit. Il n'a pas précisé pour plusieurs nuits.

— Très bien, alors laisse traîner tes oreilles. Ils vont sûrement manger avec messires Gautier et Thibaud, ils discuteront peut-être de choses intéressantes.

— Compte sur moi, Ali !

— Moi, je vais essayer de savoir ce que contiennent ces parchemins.

— Comment vas-tu faire avec les gardes ?

— Tu oublies les passages dans les murs...

— Mais oui, c'est vrai ! Il y en a un qui débouche dans le bureau ? Tu sais où se trouve le panneau ?

— Oui, papa me l'a montré le jour de mes dix-sept ans.

— Sois prudente, Ali !

— Ne t'en fais pas, Geoff.

Dès que son frère eut quitté la chambre, Alinor enleva son surcot. Elle alla fouiller dans le coffre qui renfermait ses habits de travail. Alinor, comme toute fille de riche seigneur, possédait plusieurs coffres pour ranger sa garde-robe. Mais elle en gardait un spécialement pour mettre les vieux vêtements qu'elle utilisait pour les tâches salissantes et son équipement de chevalier. Elle en sortit une robe brune élimée qu'elle revêtit à la hâte, ainsi qu'un tablier. Elle natta ses cheveux en deux tresses serrées, puis les cacha sous un fichu blanc. Ainsi vêtue, elle pouvait se fondre parmi les serviteurs. Les gens du fief pourraient la reconnaître, mais elle passerait inaperçue aux yeux des Normands.

En premier lieu, elle décida de descendre dans les cuisines. Elle prit le plateau avec les restes de son repas et emprunta l'escalier nord pour rejoindre le rez-de-chaussée. La forteresse de Thurston était une construction imposante en pierres. Contrairement à la plupart des places fortes saxonnes, elle n'était pas construite essentiellement en bois. Seules les palissades extérieures l'étaient, et encore elles ne l'étaient qu'en partie. S'inspirant des châteaux normands et francs qu'il avait visités alors qu'il était un jeune chevalier, le thane de Thurston avait continué les modifications apportées, par son père avant lui, à la structure de la forteresse initiale. La double enceinte en rondins reposait sur des soutènements en pierres, un fossé était creusé autour des remparts ainsi constitués et rendait l'attaque des fortifications plus difficile. Le donjon de trois étages, initialement construit en bois, avait été remplacé par un autre de base rectangulaire avec de solides fondations en granit. Beaucoup plus grand que l'ancien, il était flanqué de quatre tours crénelées, une à chaque angle. Elles abritaient les

escaliers qui permettaient d'accéder aux quatre niveaux. Les parois étaient si épaisses qu'il était impossible de se rendre compte depuis l'extérieur, qu'il y avait des corridors secrets entre certains doubles murs. Ces passages desservaient diverses pièces du donjon : le solarium au dernier étage, la chambre de Geoffroy et celle d'Alinor à celui du dessous. Au deuxième, les appartements seigneuriaux et la chambre d'Edwin étaient également accessibles. D'autres passages dérobés aboutissaient dans le bureau du seigneur et l'armurerie au premier ainsi que dans le petit réduit servant à stocker le linge entre les cuisines et la salle commune. Les escaliers des tours nord et sud étaient utilisés essentiellement par les serviteurs, car ils étaient étroits, du fait de l'existence de deux colimaçons qui serpentaient dans la double cloison.

Alinor descendit au rez-de-chaussée, puis entra dans l'immense cuisine. Un gros feu flambait dans l'énorme cheminée alors que des morceaux de viande cuisaient dans divers chaudrons, répandant une bonne odeur. Les domestiques qui s'activaient à la préparation du repas la reconnurent et se précipitèrent vers elle avec des exclamations de joie.

— Damoiselle, nous sommes tellement heureux de vous revoir enfin en bonne santé ! s'exclama Merien la cuisinière.

Inquiète de voir arriver des gardes normands, Alinor, un œil fixé sur la porte qui menait à la grande salle, leur fit signe de parler plus bas et leur expliqua qu'elle ne voulait pas que les Normands connaissent son identité. Les serviteurs, comprenant sa crainte, obéirent aussitôt. La jeune fille eut un petit mot gentil pour chacun tout en les remerciant de s'être inquiétés pour elle. Elle quitta ensuite la cuisine, prit une pile